

*Cahiers de l'ILSL, no 41, 2014, pp. 1-17*

## Questionner le niveau méso-interactionnel comme lieu d'articulation entre langage et activité

**Jérôme JACQUIN & Xavier GRADOUX**

*Université de Lausanne*

Cette publication est le fruit d'une journée d'étude, qui a eu lieu à l'Université de Lausanne le 30 septembre 2013 et qui a été l'occasion pour quatre chercheurs expérimentés d'interroger la pertinence d'un *niveau d'analyse intermédiaire*, dit « méso-interactionnel », en tant que lieu particulier pour questionner le rapport entre *langage* et *activité*.

Si ce niveau est facilement saisissable intuitivement, correspondant aux différentes *activités* ou *tâches* accomplies dans l'interaction, telles que se raconter une histoire, se mettre d'accord sur une heure de rendez-vous ou discuter de prochaines vacances, il s'avère que son appréhension théorique, méthodologique et analytique est complexe et cristallise des *différences de points de vue* intéressantes sur les manières d'approcher la *structuration des rencontres interpersonnelles*.

### **RETOUR SUR LES UNITÉS ET NIVEAUX DE STRUCTURATION DES RENCONTRES**

La réflexion sur les *unités* et les *niveaux* d'analyse constitue un des *fondements* de la démarche linguistique (Auroux, Deschamps & Kouloughli, 2004; Soutet, 2011). Depuis une quarantaine d'années, sous l'impulsion de ce qui est apparu comme le « *virage actionnel* » des sciences humaines et sociales – et avec elles des sciences du langage (Clark, 1996; Filliettaz, 2004; Mondada, 2004; Blommaert,

2005)<sup>1</sup> – cette problématique a été considérablement enrichie, voire perturbée par la prise en compte des *dynamiques interactionnelles* dans lesquelles l'exercice du langage est pris. Si ces dynamiques, du moment où on les considère, ne sont pas propres à certains types de données, c'est toutefois au niveau de l'analyse des situations orales synchrones – c'est-à-dire les situations où les locuteurs sont en mesure de s'interrompre et plus généralement de négocier pas à pas la valeur *actionnelle* ou « *pragmatique* » des énoncés qu'ils produisent – que la « *praxéologisation* » de l'étude des phénomènes langagiers a été la plus saillante et par conséquent la plus discutée (voir encore, très récemment, Szczepek Reed & Raymond, 2013)<sup>2</sup>.

Ces phénomènes de *structuration interactionnelle* des rencontres se distribuent à *plusieurs niveaux d'analyse* dont au moins les deux extrêmes ont fait l'objet d'un nombre considérable de théorisations, de descriptions et de commentaires : on identifie d'une part ce qui renvoie à la *gestion locale de l'interaction située* (niveau qu'on peut qualifier de « *micro-interactionnel* ») et d'autre part ce qui relève de *l'organisation globale de la sociabilité* au travers de pratiques langagières particulières (niveau « *macro-interactionnel* » selon cette logique).

---

<sup>1</sup> Parmi les approches philosophiques et sociologiques de l'action ayant particulièrement insisté sur le rôle du langage dans la structuration des rapports interpersonnels et ayant de ce fait considérablement influencé les sciences du langage, on cite souvent les réflexions philosophiques de Wittgenstein (1961), l'approche philosophique des actes de langage d'Austin (1962) enrichie par Searle (1969), la phénoménologie sociale de Schütz (1962, 1964), l'ethnométhodologie de Garfinkel (1967), la sociologie cognitive de Cicourel (1974) ou encore la théorie de l'agir communicationnel d'Habermas (1981).

<sup>2</sup> Cette prise en compte a en outre été favorisée si ce n'est rendue possible par l'émergence et la démocratisation de dispositifs technologiques permettant d'enregistrer et de réécouter à volonté de la « parole en interaction » naturelle et ordinaire. Sur l'influence des technologies dans l'émergence de l'analyse conversationnelle en tant que forme de prolongement de la micro-sociologie de Goffman, voir en particulier l'interview de Schegloff dans un ouvrage collectif qui lui a été récemment consacré (Prevignano & Cmejrkova, 2003).

Ainsi, au niveau « *micro-interactionnel* », la prise en compte des dynamiques interactionnelles a conduit à repenser l'action langagière singulière et à enrichir la réflexion sur la valeur pragmatique ou « illocutoire » des énoncés, dans la continuité des travaux menés en philosophie du langage autour de la notion d'*acte de langage* (Austin, 1962; Searle, 1969; Vanderveken, 1988)<sup>3</sup>. Favorisé par la sociologie de Goffman et sa description de différents « rituels interactionnels » (1967), cet enrichissement a conduit, en *analyse des discours*, au développement du modèle dit IRF (*Initiation-Response-Follow-up*) de Sinclair & Coulthard (1975) ainsi qu'à la première version, dix ans plus tard, du modèle genevois d'analyse du discours (Roulet *et al.* 1985). Dans ces modèles, les actes de langage ne sont plus considérés de manière isolée, hors contexte, mais reçoivent leur sens et leur pertinence de par leur inscription dans des « interventions » (« moves » chez Sinclair & Coulthard), unités monologiques servant à l'accomplissement d'« échanges » (« exchanges »), par définition dialogaux. L'inscription des actes de langage dans des *dynamiques dialogales* ouvre ainsi l'analyse à tout un éventail de situations où les valeurs des actes sont plus ou moins négociées.

Parallèlement aux travaux de Goffman, les premières recherches en *ethnométhodologie* (Garfinkel, 1967) ont participé à l'émergence de l'*analyse conversationnelle* (Sacks, Schegloff & Jefferson, 1974). Celle-ci a fortement inspiré, enrichi et questionné les sciences du langage, en accompagnant le virage actionnel qui s'amorçait. L'analyse conversationnelle a soumis aux sciences du langage une façon de situer la *dimension pragmatique* des ressources linguistiques au *cœur même du dispositif méthodologique*. Ce faisant, elle a participé à bousculer certaines certitudes : l'ethnométhodologie – et partant, l'analyse conversationnelle – manifeste une certaine méfiance vis-à-vis des modèles théoriques en tant qu'ils sont à la fois produits et valorisés par la linguistique. De fait, toutes deux ont tendance à considérer l'importance donnée par les linguistes aux unités et aux niveaux d'analyse comme un « *formalisme stérile* »

---

<sup>3</sup> Sur ce point, voir en particulier les contributions réunies dans le numéro 13 des *Cahiers de linguistique française* (Moeschler, 1992).

(Drew & Heritage, 1992, p. 16)<sup>4</sup>. Le *tour de parole* de l'analyse conversationnelle est dès lors appréhendé comme le *produit émergent et négocié* de l'interaction. Il est défini comme une occasion de parler située entre deux autres occasions dévolues à un ou deux locuteur(s) différent(s) (« *the talk of one party bounded by the talk of others* », (Goodwin, 1981, p. 2) ; en ce sens, le tour relève plus d'une *unité sociologique*, liée à la *co-gestion de l'ordre social*, que d'une unité strictement linguistique. Si le tour de parole est appréhendé comme le « simple » support d'accomplissement des actions verbales (« *actions accomplished by talking get done in turns-at-talk* », Schegloff, 2007, p. 3), l'identification et la description de ces différentes actions vont largement rejoindre les intérêts des linguistes : le récepteur d'un tour de parole reconnaît une unité de construction du tour dès lors qu'il interprète un acte d'énonciation comme étant complet d'un point de vue tant *syntaxique* que *prosodique* et comme réalisant une *action* reconnaissable dans le *contexte interactionnel* de son accomplissement (pour une synthèse, voir par exemple Selting, 2000). Cet intérêt pour les ressources linguistiques en tant qu'elles sont configurées par et pour l'interaction a ainsi contribué à l'émergence d'une *linguistique interactionnelle* d'inspiration ethnométhodologique (Ochs, Schegloff & Thompson, 1996; Selting & Couper-Kuhlen, 2001).

Pour résumer, la réflexion sur *la valeur pragmatique des énoncés en contexte* s'est trouvée considérablement enrichie par le constat suivant : aussi bien la fonction que la forme de ces actions langagières singulières sont indexées à des dynamiques interactionnelles qu'elles participent en retour à négocier (selon le

---

<sup>4</sup> Suivant la célèbre contribution de Levinson (1983), le développement de l'analyse conversationnelle, d'inspiration sociologique, vient s'opposer frontalement à celui de l'analyse de discours, d'obédience plus linguistique et philosophique. C'est moins aux tenants de l'opposition qu'aux zones de rencontres, tout aussi visibles, que cette introduction entend faire une place.

principe général qui veut que chaque action soit à la fois *context-shaped* et *context renewing*<sup>5</sup>).

Au niveau dit « *macro-interactionnel* », les analyses des discours (qu'elles soient « critiques » ou non) ont particulièrement insisté, à la suite des réflexions de Bakhtine (1986, pour la traduction anglaise), sur la pertinence et le pouvoir configurant des *genres discursifs* (Swales, 1990; Bhatia, 1993, 2004; Van Dijk, 1997)<sup>6</sup>. Les genres – la lettre commerciale, le débat télévisé, la réunion de travail, la comédie romantique, etc. – constituent autant de ressources de typification venant organiser la participation des agents aux *rencontres*, qui se trouvent dès lors considérées comme l'unité fondamentale de cette analyse macro-interactionnelle. En d'autres termes, les genres relèvent de moyens à la fois sociaux et cognitifs par le truchement desquels les agents interagissent. En cela, ils sont considérés comme des lieux pertinents pour penser les enjeux de légitimité et de crédibilité (Charaudeau, 1993) et, plus généralement, pour questionner la manifestation et l'accomplissement langagiers des relations de pouvoir et de domination (Van Dijk, 2008; Wodak & Meyer, 2009).

Du fait du genre dont elle se revendique, chaque rencontre est dès lors abordée comme une occasion, pour un agent, de participer plus généralement à une *sphère d'activité* ou *domaine discursif* (politique, juridique, économique, religieux, etc.), voire de s'inscrire dans des *communautés* (Swales, 1990; Maingueneau, 1992) ou dans ce qui est parfois qualifié de *formations (socio)discursives* à la suite de Foucault et Pêcheux. En d'autres termes, au niveau macro-interactionnel, on s'intéresse à la relation que les agents entretiennent entre eux, de rencontre en rencontre, par le truchement des genres et leur manière, à chaque fois spécifique, de gérer la participation. Interroger la manière dont les genres configurent la participation des

---

<sup>5</sup> Selon le commentaire que Heritage fait de l'ethnométhodologie de Garfinkel (Heritage, 1984).

<sup>6</sup> Pour une synthèse sur le destin de la notion de genre discursif en linguistique, voir Beacco (2004) ainsi que Kerbrat-Orecchioni & Traverso (2004).

agents à l'interaction sociale implique d'étudier la manière dont ils sont *organisés, configurés, « à l'interne »*. Les genres sont en effet appréhendables comme des *patterns* et, en ce sens, il est possible d'étudier la matérialité sémiotique de leur structure. On retrouve dès lors une relation de contextualisation : tout comme la forme et la valeur d'une action verbale est fonction de la dynamique interactionnelle dans laquelle elle est implantée, les genres apparaissent comme des contextes configurants au sein desquels différents types d'unités de composition prennent sens.

L'étude de ces deux niveaux dessine deux perspectives possibles – l'une « ascendante », l'autre « descendante » – sur les phénomènes de structuration des rencontres. Doit-on partir de la dynamique locale relevant de l'enchaînement négocié des actions verbales pour voir dans quelle mesure elles indexent et configurent des phénomènes d'organisation plus globaux ? Doit-on, au contraire, partir de la disponibilité sociale et cognitive des phénomènes de structuration globale que sont les genres pour étudier la manière dont ceux-ci sont indexés ou configurés par les dynamiques propres au micro-enchaînement des actions verbales ?

## UN NIVEAU MESO DE STRUCTURATION ?

Notre choix a été d'aborder le problème en nous situant au point de croisement entre les perspectives ascendante et descendante, autrement dit à ce *niveau méso* de structuration de l'interaction dont les unités, les « activités », constituent ainsi à la fois le *produit émergent et négocié* de l'interaction locale et la résultante d'une *projection* opérée par le pouvoir typifiant des genres de discours (voir également Jacquin 2014 pour une réflexion à ce sujet).

Ce niveau intermédiaire de structuration, niveau « méso-interactionnel » selon la logique adoptée, n'a pas fait l'objet d'une attention théorique et méthodologique comparable aux deux autres. Il est souvent pratiqué, mais rarement de manière réflexive, y compris dans les champs disciplinaires précédemment cités. Cette indétermination se reflète dans un certain *flou terminologique et notionnel* dans la manière de référer aux unités de « méso-structuration ». D'une part, certains termes insistent sur la *taille* –

qualifiée de « grande » – des unités en question : « *big packages* » (Sacks, 1992), « *extended sequences* » (Psathas, 1992) et « longues séquences » ou « séquences étendues » (Traverso, 2012), « *clumps* » (Schegloff, 1990) ou encore « macro-échanges » (Kerbrat-Orecchioni, 1990). D'autre part, on trouve une série d'expressions qui mettent davantage l'accent sur la fonction ou la place de l'unité, qui devient dès lors une étape au sein d'un parcours pragmatique hiérarchiquement fractionné : « tâches » (Coste, 2010), « *projects* » (Levinson, 2013), « *phases* » (Clark, 1996; Roulet, Filliettaz & Grobet, 2001) ou « *episodes* » (Levinson, 1992; Roulet, Filliettaz & Grobet, 2001)<sup>7</sup>.

La forte instabilité définitionnelle, terminologique et méthodologique qui caractérise le niveau « méso » en fait par conséquent un lieu pertinent pour problématiser les rapports qui lient *langage* et *activités*, *ressources linguistiques* et *accomplissements collaboratifs de conduites finalisées*. Cette problématique est d'autant plus d'actualité que, comme on le verra, la prise en compte croissante des dimensions *multimodales* (articulation de la verbalité à la mimo-gestualité et à la proxémie, articulation de l'oralité à la scripturalité) et *plurilingues* (mobilisation de différents registres linguistiques) dans l'analyse des interactions verbales aboutit à une redensification de la question des unités et des niveaux d'analyse.

## CONTEXTE DU NUMERO

Concrètement, les éditeurs de ce volume ont réuni autour de cette thématique quatre chercheurs expérimentés représentant différentes approches au sein des sciences du langage, mais ayant en commun d'étudier linguistiquement des interactions authentiques et de témoigner d'un fort intérêt pour les questions théoriques et méthodologiques.

La journée d'étude s'est dès le départ intégrée à un projet éditorial dont la présente publication constitue l'aboutissement. Ainsi, les

---

<sup>7</sup> En linguistique textuelle, il s'agit de la problématique classique des « types de discours » (Bronckart, 1997, 2008) ou des « séquences textuelles » (Adam, 2011) participant à l'activation et l'accomplissement de genres de texte.

intervenants ont fait circuler à l'avance une version préliminaire de leur contribution afin que la rencontre soit focalisée sur la discussion et soit l'occasion de revenir sur la série de questions qui leur avaient été soumises :

- *Comment définir le niveau méso-interactionnel ? Quelle est son extension, en termes de frontières avec le macro et le micro ? Comment définir les unités du niveau méso ? En quoi les unités choisies influencent-elles le regard porté sur le phénomène ?*
- *Dans quelle mesure les participants s'orientent-ils vers la pertinence du niveau méso ? A-t-on accès aux unités du niveau méso de manière exclusivement rétrospective ou peut-on en saisir des traces au travers de l'ordre localement construit (micro, émergent) ? Parallèlement, conceptualise-t-on ces unités de manière ascendante, c'est-à-dire comme des cas d'accumulation d'éléments de bas niveau ; ou alors de manière descendante, en les envisageant comme des phases d'une rencontre de tel ou tel type ?*
- *Dans quelle mesure constate-t-on une incidence du corpus sur l'appréhension du niveau méso ?*

Le nombre restreint d'intervenants autorisait un format certes confortable, mais surtout pleinement adapté à la citation et à l'analyse des longues séquences telles qu'elles sont typiques du niveau méso.

## **PRESENTATION DES CONTRIBUTIONS**

La première contribution, celle de Véronique Traverso, s'appuie sur des recherches existantes – tant personnelles qu'issues de la tradition de l'analyse conversationnelle – pour proposer un panorama des ressources mobilisables par les participants d'une interaction pour se rendre mutuellement reconnaissable la structuration qu'ils opèrent au niveau méso, considéré ici comme un moyen terme entre l'*overall organization* et la *local organization*. Les procédures de structurations examinées (frontières, transitions, annonces, formulations et projections) sont accomplies par les membres afin d'assurer l'*accountability* de leurs actions, mais – lorsqu'elles sont produites – elles sont également disponibles pour l'analyste,

constituant dès lors pour lui des indices d'une structuration méso des interactions.

Cet inventaire est capital, car il répond à la question méthodologique de l'observabilité du méso qui, en tant que niveau intermédiaire, est difficilement saisissable. L'auteure fait plus que de recenser les différentes façons qu'ont les participants de structurer leurs rencontres, elle décrit également certaines activités balisées par ces « modes de construction » et montre qu'il existe des affinités entre le type de balisage mobilisé et les activités auxquelles il donne lieu. Par exemple, le récit fonctionne plutôt par projection, une offre à boire lors d'une invitation se construit par phases dont les frontières sont bien délimitées, le brainstorming est plus favorablement annoncé préalablement ou désigné rétrospectivement. On le voit, les analyses se fondent sur des données très variées, permettant une certaine exhaustivité dans les procédures de structuration décrites.

L'auteure ne se contente pas de passer en revue les procédés de constructions de longues séquences ou d'activités. Au fil des analyses elle soulève les problèmes méthodologiques et les questions posées par l'étude du niveau méso. Les activités qui s'y déploient sont fréquemment des constructions complexes formées par des activités imbriquées, chevauchées, subordonnées, qui peuvent être interrompues et reprises... ce qui en rend l'analyse ardue. Un autre problème soulevé par Véronique Traverso est celui du risque « de se détacher du point de vue des participants » lorsqu'on cherche à décrire des activités a posteriori. Avec l'augmentation du nombre de participants, s'accroissent aussi le nombre de trajectoires et la complexité de « ce qu'il se passe » : ce qui a été annoncé ne sera pas obligatoirement réalisé, de même qu'une formulation ne tiendra pas forcément compte de potentielles divergences au sein des interactants (voir l'extrait 7 où l'activité de plaisanterie n'est pas comprise immédiatement par une participante).

Les données analysées dans la contribution de Laurent Filliettaz témoignent d'un contexte institutionnel précis, la formation professionnelle des éducatrices et éducateurs de l'enfance, dont les interactions témoignent d'un double objectif éducatif. D'une part, les jeunes enfants, âgés de deux ans environ, vont acquérir des

connaissances de base. En l'occurrence, l'activité analysée est celle de la mise en place et de la conduite d'un jeu : les enfants expérimentent les règles du Memory. D'autre part, la stagiaire puéricultrice devra acquérir les compétences de sa future profession, sous la supervision de sa référente. Pour mieux rendre compte de ce second objectif, l'auteur joint aux données audio-visuelles tirées de l'interaction en classe des extraits de l'entretien pédagogique préparatoire entre les deux adultes.

L'activité de mise en place et de conduite d'un jeu est particulièrement intéressante pour la thématique du présent volume, car les frontières entre ses parties et sous-parties sont clairement visibles. Ainsi, selon la terminologie de modèle genevois d'analyse du discours, l'activité de jeu prise en charge par la stagiaire constitue une transaction et la présentation des consignes et les tours de jeu sont des épisodes qui sont eux-mêmes segmentables en phases (identification de la carte, recherche du double, etc.). La transaction, l'épisode et la phase peuvent dès lors légitimement prétendre s'appliquer au niveau méso-interactionnel – ils sont placés entre le macro (l'incursion) et le micro (l'action minimale) – et témoignent ainsi de la complexité analytique des phénomènes de structuration considérés.

En plus de proposer un cadre conceptuel et méthodologique qui en facilite l'appréhension, Laurent Filliettaz décrit la manière dont les participants mettent en visibilité ces structures et construisent leurs échanges en unités de rang variable. Cette démarche procédurale permet ainsi d'envisager les retombées pratiques d'une linguistique appliquée à la formation. L'auteur s'y emploie en fin d'article, en revenant sur les enjeux éducatifs et pour la formation professionnelle du « travail de structuration », qui permet d'une part aux enfants de se familiariser avec des « représentations praxéologiques » particulières – dans le cas présent, le déroulement typique d'un jeu et des règles sociales qui le régissent – et qui permet à la stagiaire, d'autre part, d'apprendre son métier d'éducatrice et de coordinatrice d'un groupe d'enfants. En somme, cette analyse témoigne d'une forme de « bifocalisation » sur l'apprentissage de la jeune puéricultrice en plus de celui des enfants.

La contribution de Laurent Gajo discute plusieurs notions permettant d'appréhender le niveau « méso » d'organisation de l'interaction dans des situations à la fois institutionnelles et plurilingues. Celles-ci ont l'avantage de mettre particulièrement en visibilité les processus de structuration des rencontres (bien que l'auteur fasse l'hypothèse qu'ils se rencontrent également dans les interactions plus ordinaires). Suivant cette perspective, l'auteur propose non seulement de concevoir le « découpage des données » en tâches relativement à leur « ancrage » contextuel (didactique et plurilingue), mais voit aussi dans cette réflexion sur le niveau « méso » de structuration un lieu privilégié d'intégration des perspectives émique (interne, relevant du point de vue des participants) et étique (externe, relevant du point de vue de l'analyste) sur les phénomènes d'organisation des interactions.

Au niveau du contexte didactique, les unités de structuration particulières que sont les tâches sont abordées d'abord dans leur double rapport aux activités (scolaires) et au curriculum ; au niveau du contexte plurilingue, le phénomène de la méso-alternance entre les langues permet ensuite de mettre en exergue cette structuration séquentielle en tâches et les processus qui viennent la soutenir. Insistant sur l'importance de considérer conjointement les dynamiques interactionnelles et discursives, l'auteur s'attèle ainsi à la description des rapports complexes que les processus en question entretiennent avec les activités scolaires et le curriculum. Il identifie alors les notions de pointage, de liage, de séquence et de progression.

L'auteur mobilise alors plusieurs extraits tirés de contextes didactiques plurilingues pour montrer la manière dont la tâche – en tant qu'elle articule des activités d'apprentissage locales avec un curriculum considéré dans sa globalité – constitue un lieu particulièrement pertinent pour interroger le niveau méso-interactionnel de structuration. Celui-ci est d'autant plus mis en visibilité qu'il s'accompagne parfois, en classe bilingue, d'une méso-alternance de langues qui ne se confond ni avec l'usage très micro d'une autre langue pour, par exemple, régler un problème local d'intercompréhension, ni avec la macro-organisation fortement institutionnalisée du curriculum en enseignements linguistiquement étanches (tel cours en français, tel cours en anglais). Avec la méso-alternance, on touche précisément à la segmentation de l'interaction

en activités discursives, segmentation en séquences d'une certaine longueur et impliquant dès lors différentes ressources de marquage, de balisage et d'anticipation, pouvant aller jusqu'à la production d'énoncés métalinguistiques (« maintenant je vais résumer ce qu'on a fait en anglais... »).

Le lecteur trouvera dans la contribution de Lorenza Mondada un essai d'analyse conversationnelle visant à étendre l'étude séquentielle des processus interactionnels à un au-delà de l'ordre de la rencontre. Conformément aux principes de l'analyse conversationnelle, il ne s'agit pas pour autant de s'extraire d'une analyse des méthodes localement mises en œuvre par les participants – en adoptant par exemple un point de vue surplombant sur ce qui apparaîtrait *a priori* comme une série de rencontres –, mais de considérer la manière dont ces mêmes participants, par divers phénomènes de co-orientation, pointent, ancrent, reprennent et retravaillent localement l'historicité de leurs interactions. Pour mener à bien ce projet, l'auteure mobilise un corpus de débats vidéo-enregistrés ; ceux-ci s'inscrivent dans une démarche de démocratie participative initiée en 2008 (et toujours en cours), visant la transformation d'une caserne en parc public. Le corpus permet ainsi de retracer la trajectoire d'une proposition, de séance en séance, saisie au travers des différents processus d'apparition, de réapparition, de stabilisation, eux-mêmes fonction du contexte séquentiel dans lequel ils sont mobilisés. En l'occurrence, l'auteure se concentre sur le devenir historique d'une proposition particulière : l'installation, dans le parc, de tables et de bancs. Objet de l'attention conjointe, retravaillée au fil des activités accomplies successivement ou en séries, la proposition circule, passe par différentes « recontextualisations », pour reprendre le mot de l'auteur. La continuité temporelle d'une proposition – son rapport complexe au *previous* et au *next* compte tenu des phénomènes de rupture et de fragmentation interactionnelle (passage d'une séance à l'autre, d'un groupe consultatif à l'autre, etc.) – apparaît ainsi comme un accomplissement pratique, local, opérant dans un lieu de tension entre l'individuel, le collectif et le public. La contribution permet donc de considérer ce qui, dans le local, est engagé (parce que construit de manière particulière) comme allant au-delà du local.

Le corpus et les analyses documentent ainsi différents phénomènes tout à la fois saillants, ordinaires et peu étudiés. En premier lieu, ils renvoient aux modalités de formulation d'une proposition politique, dans un double rapport à sa matérialité linguistique et à son positionnement séquentiel, tous deux servant à la rendre publiquement accessible et par conséquent disponible pour des reprises au cours du temps, dans une temporalité plus ou moins distante. Ces processus renvoient également à la manière dont la scripturalité participe à l'élaboration, à la stabilisation et à la publicisation de la proposition au fil du temps historique. L'écrit est ainsi inscrit dans une praxéologie, il devient une ressource pour l'action. Finalement, dans la droite ligne de Sacks (1992), on notera le rapport de détermination mutuelle, particulièrement saillant dans les analyses, entre les ordres séquentiel et catégoriel : avancer une proposition, telle que celle d'installer des bancs et des tables dans un parc, c'est aussi faire appel à et retravailler les catégories d'appartenance des membres, qu'il s'agisse des agents auxquels les tables et les bancs sont destinés ou des locuteurs à l'origine de la proposition. Sur ce point, on notera que les analyses de Lorenza Mondada permettent de donner chair à la notion d'« identités transportables » proposée par Zimmerman (« *transportable identities* », 1998) : ce corpus longitudinal rend observable et ainsi montrable en quoi le travail local sur les catégories – principalement l'âge – indexe, méthodiquement, au fil du temps historique, des identités engagées à un niveau supérieur d'organisation sociale. Plus généralement, la contribution montre ainsi la démocratie participative telle qu'elle se fait, telle qu'elle est visible, appréhendable et accomplie localement et tel que cet accomplissement situé pointe, indexe, un travail – et un agenda – à plus long terme.

La discussion ayant été un des objectifs de la journée, il nous a paru intéressant d'en produire un compte rendu et nous remercions Marcel Burger de s'être plié à cet exercice difficile, qui non seulement clôt le présent numéro de manière réflexive, mais propose également une systématisation bienvenue de la réflexion sur la manière d'appréhender le niveau méso.

---

**REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

- Adam, J.-M. (2011). *Les textes : types et prototypes [3ème édition]*. Paris: Armand Colin.
- Auroux, S., Deschamps, J. & Kouloughli, D. (2004). *La philosophie du langage*. Paris: PUF.
- Austin, J. L. (1962). *How to Do Things With Words*. Oxford: Oxford University Press.
- Bakhtine, M. (1986). *Speech Genres & Other Late Essays*. Austin: University of Texas Press.
- Beacco, J.-C. (2004). Trois perspectives linguistiques sur la notion de genre discursif. *Langages*, (153), 109–119.
- Bhatia, V. K. (1993). *Analysing Genre: Language Use in Professional Settings*. London: Longman.
- Bhatia, V. K. (2004). *Worlds of Written Discourse : A Genre-Based View*. London: Continuum.
- Blommaert, J. (2005). *Discourse: A Critical Introduction*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Bronckart, J.-P. (1997). *Activité langagière, textes et discours : pour un interactionisme socio-discursif*. Lausanne/Paris: Delachaux et Niestlé.
- Bronckart, J.-P. (2008). Genres de textes, types de discours et “degrés” de langue : hommage à François Rastier. *Texte !* [en ligne].
- Charaudeau, P. (1993). Des conditions de la “mise en scène” du langage. In A. Decrosse (Ed.), *L’esprit de société* (pp. 27–65). Liège: Mardaga.
- Cicourel, A. (1974). *Cognitive Sociology : language and meaning in social interaction*. New York: Free Press.
- Clark, H. H. (1996). *Using Language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Coste, D. (2010). Tâche, progression, curriculum. *The Canadian Modern Language Review*, 66(4), 499–510.
- Drew, P. & Heritage, J. (1992). Analyzing talk at work: an introduction. In P. Drew & J. Heritage (Eds.), *Talk at Work : Interaction in institutional settings* (pp. 3–65). Cambridge: Cambridge University Press.

- Filliettaz, L. (2004). Le virage actionnel des modèles du discours à l'épreuve des interactions de service. *Langage et société*, (107), 31–54.
- Garfinkel, H. (1967). *Studies in ethnomethodology*. Englewood Cliffs (N.J.): Prentice-Hall.
- Goffman, E. (1967). *Interaction Ritual: Essays on Face-to-Face Behaviour*. Chicago: Aldine Publishing Co.
- Goodwin, C. (1981). *Conversational Organization: Interaction between speakers and hearers*. New York: Academic Press.
- Habermas, J. (1981). *Theorie des kommunikativen Handelns, Band 1-2*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- Heritage, J. (1984). *Garfinkel and ethnomethodology*. Cambridge: Polity Press.
- Jacquin, J. (2014). Débattre. *L'argumentation et l'identité au coeur d'une pratique verbale*. Bruxelles: De Boeck Duculot.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1990). *Les Interactions Verbales (Tome 1)*. Paris: Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. & Traverso, V. (2004). Types d'interactions et genres de l'oral. *Langages*, (153), 41–51.
- Levinson, S. C. (1983). *Pragmatics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Levinson, S. C. (1992). Activity types and language. In P. Drew & J. Heritage (Eds.), *Talk at Work: Interaction in institutional settings* (pp. 66–100). Cambridge: Cambridge University Press.
- Levinson, S. C. (2013). Action Formation and Ascription. In J. Sidnell & T. Stivers (Eds.), *The Handbook of Conversation Analysis* (pp. 103–130). Chichester: Wiley-Blackwell.
- Mainqueneau, D. (1992). Le tour ethnolinguistique de l'analyse du discours. *Langages*, (105), 114–125.
- Moeschler, J. (Ed.). (1992). *Théorie des actes de langage et analyse des conversations / Cahiers de linguistique française n°13*.
- Mondada, L. (2004). Temporalité, séquentialité et multimodalité au fondement de l'organisation de l'interaction: Le pointage comme pratique de prise du tour. *Cahiers de linguistique française*, (26), 269–292.
- Ochs, E., Schegloff, E. A. & Thompson, S. A. (Eds.). (1996). *Interaction and Grammar*. Cambridge: Cambridge University Press.

- 
- Prevignano, C. L. & Cmejrkova, S. (2003). On conversation analysis: An interview with Emanuel A. Schegloff. In C. L. Prevignano & P. J. Thibault (Eds.), *Discussing conversation analysis: the work of Emanuel A. Schegloff* (pp. 11–55). Amsterdam: Benjamins.
- Psathas, G. (1992). The Study of Extended Sequences : The Case of the Garden Lesson. In G. Watson & R. Seiler (Eds.), *Text in Context: Contributions to Ethnomethodology* (pp. 99–123). London: Sage.
- Roulet, E., Auchlin, A., Moeschler, J., Rubattel, C. & Schelling, M. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne: Peter Lang.
- Roulet, E., Filliettaz, L. & Grobet, A. (2001). *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*. Berne: Peter Lang.
- Sacks, H. (1992). *Lectures on Conversation / 2 volumes*. Oxford: Basil Blackwell.
- Sacks, H., Schegloff, E. A. & Jefferson, G. (1974). A Simplest Systematics for the Organization of Turn-Taking for Conversation. *Language*, 50(4), 696–735.
- Schegloff, E. (1990). On the organization of sequences as a source of “coherence” in talk-in-interaction. In B. Dorval (Ed.), *Conversational organization and its development* (pp. 51–78). Norwood: Ablex.
- Schegloff, E. A. (2007). *Sequence organization in interaction: a primer in conversation analysis / Volume 1*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Schütz, A. (1962). *Collected Papers I: The Problem of Social Reality*. La Hague: Martinus Nijhoff.
- Schütz, A. (1964). *Collected papers II: Studies in Social Theory*. La Hague: Martinus Nijhoff.
- Searle, J. R. (1969). *Speech Acts*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Selting, M. (2000). The construction of units in conversational talk. *Language in Society*, 29(4), 477–517.
- Selting, M. & Couper-Kuhlen, E. (Eds.). (2001). *Studies in Interactional Linguistics*. Amsterdam: Benjamins.

- Sinclair, J. M. & Coulthard, M. (1975). *Towards an Analysis of Discourse: The English Used by Teachers and Pupils*. Oxford: Oxford University Press.
- Soutet, O. (2011). *Linguistique*. Paris: PUF.
- Swales, J. (1990). *Genre Analysis*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Szcepek Reed, B. & Raymond, G. (Eds.). (2013). *Units of Talk – Units of Action*. Amsterdam: Benjamins.
- Traverso, V. (2012). Longues séquences dans l'interaction : ordre de l'activité, cadres participatifs et temporalités. *Langue française*, 3(175), 53–73.
- Van Dijk, T. (Ed.). (1997). *Discourse as Structure and Process*. London: Sage.
- Van Dijk, T. (2008). *Discourse and Context: A Sociocognitive Approach*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Vanderveken, D. (1988). *Les actes de discours : essai de philosophie du langage et de l'esprit sur la signification des énonciations*. Bruxelles: Mardaga.
- Wittgenstein, L. (1961). *Investigations philosophiques*. Paris: Gallimard.
- Wodak, R. & Meyer, M. (Eds.). (2009). *Methods of Critical Discourse Analysis*. London: Sage.
- Zimmerman, D. H. (1998). Identity, Context and Interaction. In C. Antaki & S. Widdicombe (Eds.), *Identities in Talk* (pp. 87–106). London: Sage.